

## En scène

*Théâtre Orpheum, Main Street, Memphis Tennessee - novembre 2003.*

D'une main moite et tremblante, Paul essuie comme il peut le miroir embué. Cela fait la cinquième fois que son petit *Nokia 3310* vibre sur la tablette soutenant la glace. La fois d'avant, les vibrations ont fait tomber son peigne à cheveux sur la moquette rouge.

Depuis qu'il a commencé le théâtre, cet homme long et athlétique au visage pointu a toujours eu le trac. Que ce soit aux répétitions ou bien pendant les dizaines de représentations. Sur lui, le stress a un effet bizarroïde : son corps ne semble plus trop lui appartenir. Ses membres se défont et sa peau s'étire par endroits. Comme si, d'un coup, son enveloppe charnelle devenait trop grande pour lui.

Sûrement sa façon d'exprimer son syndrome de l'imposteur. Pourtant, dans tout le Tennessee, pas un acteur de comédie ne lui arrive à la cheville. Au propre, comme au figuré.

C'est simple, ce gars est drôle par nature. Ce n'était pas gagné. A ses débuts, adolescent, il passait au moins un quart d'heure après le cours à pleurer dans les bras de sa professeure de théâtre.

« Pourquoi moi, si drôle dans la vie, je n'arrive pas à être drôle en improvisation ? »

« Tu réfléchis trop, Paul, voilà pourquoi. Déconnecte la raison, laisse entrer l'action. »

*Déconnecte la raison, laisse entrer l'action.*

Des mots qui résonnent dans sa tête à chaque fois qu'il se met à douter. La troupe dont il fait partie est construite autour de lui. Leur succès dans le *Midwest* est dû à leur première pièce, il y a cinq ans : « Un âne en Amazonie ». Un nom incongru pour une pièce encore plus farfelue. Un humour totalement absurde qui a su trouver son public. Et vous me direz, bien sûr que ça intrigue, un âne en Amazonie. Qu'est-ce qu'il fout là ? C'est le principe même de l'humour absurde, comme disent les anglais « *a fish out of water* ».

Et depuis, cette troupe, les « *Aura Farmers* », ne s'est plus jamais séparée. De temps en temps, des nouveaux passent les castings, au gré des rôles nécessaires. Le metteur en scène est un meneur génial. Un homme charismatique, paternaliste et rationnel. Il est capable de rallier un bataillon à sa cause, quelle qu'elle soit et ce – c'est d'autant plus impressionnant – par les émotions ou par la raison. Quand il débarque au local, généralement en retard, et que tout le monde l'attend, il descend de son PT Cruiser bleu nuit et exige un *clap* de l'ensemble de l'équipe. Un geste qui peut paraître tyrannique mais qui, en réalité, fusionne les corps et les esprits et inaugure une bonne session de travail.

D'ailleurs, le voilà qui passe la tête dans la loge de Paul.

— Salut la star, toujours la tremblote ? dégainé-t-il, tel un cowboy.

— On ne se refait pas, Daniel. Joli chapeau, pour une fois.

Paul fait référence au fédora en feutre gris qu'arbore le metteur en scène. Un couvre-chef qui ridiculise n'importe quelle personne qui ose le porter, mais pas lui.

Ce soir, c'est la 17<sup>ème</sup> représentation de leur nouvelle pièce : « Pas de réseau ». Une pièce parmi les plus classiques. Un retour aux sources du théâtre de boulevard. Une bonne vieille comédie qui fait rire la ménagère et les gosses. Du quiproquo, de l'adultère ... bref, le savant mélange qui fait jaillir la salive en postillons par-dessus les balcons.

Ce ne sont pas les rôles préférés de Paul, qui lui, préfère ceux de composition, plus en lien avec sa corpulence facilement malléable. Mais pour rien au monde il n'irait se plaindre, ce rôle paie bien.

Encore ce soir, la salle est comble.

Mais loin de lui l'idée de se mentir, ce succès lui donne des idées. La dernière pièce qu'ils ont joué dans tout le sud des Etats-Unis a fait exploser le groupe médiatiquement. Les journaux locaux n'en n'ont eu que pour eux. Et il paraît même que des producteurs new-yorkais sont venus observer les dernières, à la Nouvelle-Orléans, l'an passé. Depuis, Paul attend un coup de téléphone de Broadway. L'espoir est une lumière qui ne s'éteint jamais, pour qui garde les yeux ouverts.

Une nouvelle tête chevelue passe dans le couloir, et fait marche arrière pour interpeller Paul.

— Mon chou, t'en fais une tête, t'as encore une de ces crises ? s'inquiète une jeune femme blonde et menue, le maquillage à moitié fait.

— Je... Je ne sais pas. Je crois bien, Julia.

Julia est la partenaire intime de Paul dans cette mise en scène.

— Des maux de tête, des vertiges ?

— Ouais et puis, j'ai cette tension... dans le cou, répond-il, grimaçant.

— Bon... tu sais quoi faire, si tu sens que ça vient, hop ! Tu fais quelques *jumping jacks*.

Julia fait référence à un exercice de fitness, assez intense, qui consiste à partir d'une station debout et droite, et amener les membres en étoile. Et à répéter le geste, encore et encore.

— Merci ma jolie, t'es un ange, lui lance-t-il accompagné d'un clin d'œil charmeur.

Oui, parce que c'est aussi une des nombreuses flèches à son arc. Le charme, le jeu. Parfois, la séduction déborde du cadre de la pièce. Paul a quelques conquêtes dans la troupe, et cela n'a jamais semblé gêner personne. Etant donné son regard et son attention, Paul n'a pas encore coché Julia dans son bingo.

Le comédien pivote sur sa chaise et se remet face au miroir à présent aussi clair qu'une rivière de montagne. Il se regarde dans les yeux et prend une profonde inspiration. Ses mains gigotent encore, comme posées sur le capot d'une machine à laver à pleine vitesse, sans qu'il ne puisse les contrôler.

*Ça me semble inévitable*, pense-t-il.

Paul connaît tous ces signes avant-coureurs. Il les connaît si bien qu'il sait les dompter et les tromper tel un toréador dansant avec le taureau qui ne rêve que de l'empaler. Finalement, la relation la plus compliquée dans la vie du comédien, c'est celle avec sa maladie. Et comme dans chaque petit couple, il y a des moments où tout roule, où l'on s'imagine le plus radieux des futurs, une maison, des enfants. Et puis il y a les autres, où la moindre contrariété vient valider un constat d'échec répétitif.

— En scène dans dix minutes ! s'exclame Abigail la régisseuse dans le couloir.

Elle force bien sur sa voix rauque pour que, depuis toutes les loges dont les portes sont exigées ouvertes, on puisse l'entendre.

Si Daniel est la force tranquille, l'affectif et le gros bonhomme de la troupe, Abigail est la belle-mère de Cendrillon. Toujours irritée, à cheval sur les règles et les horaires. Et tant mieux, car une grande partie du succès de ces comédiens repose sur sa rigueur.

L'annonce de sa régisseuse a eu l'effet d'un coup brut dans sa poitrine. Paul est habitué à ce petit pic de stress, juste avant de monter sur scène. Or, cette fois-ci, son personnage n'est dévoilé qu'à la fin de l'acte I. Il a en réalité quelques minutes de plus avant de s'exposer à la poursuite

éblouissante du plancher. Cette lumière puissante est sa meilleure alliée. En réalité, elle l'aveugle tellement qu'il ne voit plus le public. Et cette illusion lui permet d'être à son meilleur niveau.

L'acte I débute, il met en avant Betty, jeune avocate jouée par Julia et Roland, un universitaire anglais hésitant et aux gestes empruntés. Vêtu de manière clichée, veste en tweed avec des coudières, une coupe en brosse et de grosses lunettes rondes. Ce rôle joué par Robert est celui d'un homme jugé chanceux. Car ayant séduit une femme bien plus belle que lui et ce, à l'appréciation du public, grâce au sentiment de pitié qu'il procure à cette dernière. En résumé, une pelletée de stéréotypes jetés ensemble dans une marmite magique. Le génie de Daniel opère pour que cette tambouille soit la plus digeste possible. Et ça fonctionne. Les éclats de rire se suivent et se ressemblent. Les situations grotesques se succèdent pour ce couple improbable, en vacances dans un camping des Rocheuses.

Les décors, préparés par une société issue de Caroline du Nord, sont somptueux. Mêlant l'univers des westerns et celui d'un rêve de petite fille, l'ambiance est colorée et attire l'œil par ses détails. La fin de l'acte se rapproche, d'autres personnages, censés servir les situations rocambolesques se présentent sur scène avant de s'éclipser.

Paul sent que cela monte. Il essaie comme il peut de garder la bête à l'intérieur de lui. Mais lutter fait de plus en plus mal. Il n'a pas le choix, il va devoir faire comme il a déjà fait : jouer avec. Prétendre. Après tout, c'est son métier. Prétendre. Faire semblant.

*Déconnecte la raison, laisse entrer l'action.*

Abigail, casque-micro sur le crâne, fait un signe à Paul, costumé en moniteur d'escalade. Il se rapproche d'elle, en traversant les coulisses et la rejoint à sa position latérale par rapport aux planches, observant la scène.

— C'est bientôt ton tour, dès que la lumière passe au rouge et s'éteint, tu rentres en même temps que le décor et tu fixes ton mousqueton sur le faux mur. C'est ok ? débite la régisseuse à une vitesse qui agiterait n'importe quel sismographe.

Paul se contente de hocher la tête, réservant ses forces et évitant une douleur inutile.

La lumière passe au rouge.

Puis s'éteint.

L'équipe de décorateurs fait coulisser les plaques et Paul se glisse dans le même mouvement.

Puis tout se rallume.

— Madame Parker, c'est ça ? Je vous attendais ... mais pas seule. Où est votre mari ? questionne Paul, alias Stephen le moniteur d'escalade.

Le décor suggère que les deux protagonistes sont au milieu de nulle part, en pleine nature sur un parcours d'escalade aménagé.

— Oh, oui ... Je suis désolée monsieur ...

— Mays, Stephen Mays. Mais je vous en prie, appelez-moi Stephen.

— D'accord, Stephen. Mon mari a une migraine, il a préféré se reposer dans notre tente. J'avais envie de grand air et ... d'une belle vue ... me voilà servie, déclare-t-elle suggestive, tout en observant le moniteur de haut en bas et se mordant la lèvre.

Paul, plutôt bel-homme, est mis en valeur par le costume : une salopette à moitié défectueuse, un débardeur laissant apparents ses muscles sculptés et suintant de sueur.

La scène se poursuit, et les jeux de mots plus suggestifs les uns que les autres s'enchaînent sous les rires à gorge déployée de la salle. Toutes les trente secondes plus ou moins, Paul a comme des crampes dans les bras, des spasmes. Il les camoufle en effectuant quelques gestes de grimpeur. Improviser une dissimulation du corps, c'est du grand art. Les deux finissent par se rapprocher et s'embrasser. La scène s'interrompt et marque la fin de l'Acte I.

Dans les coulisses, peu après, Paul et Julia échangent. La jeune femme est rassurée car Paul semble tout à fait remis. Pourtant, à l'intérieur, l'homme bout. Mais il ne veut pas montrer de signe de faiblesse. A la fois pour tenir son rang mais aussi pour impressionner Julia, sur qui il a clairement mis le grappin.

L'Acte II démarre. Ce passage alterne entre scènes d'amour caché pour Julia et son amant, et scènes de ménage entre la jeune femme et son mari pendant les vacances. La salle semble ravie et hilare que le professeur au charisme d'huître soit victime d'une tromperie honteuse.

Puis, arrive la scène maîtresse. Le *climax*, comme disent les Américains.

L'adultère va être révélé. Alors que Paul et Julia font leur affaire dans la tente, Roland déboule. Il appelle sa femme, qui lui répond de l'intérieur. Sur scène, la tente est coupée dans le sens de la largeur : le public peut voir l'intérieur comme l'extérieur.

Et alors que la plupart des spectateurs glousse sans s'arrêter, à l'idée que tout éclate, Julia alias Betty donne les instructions à son amant, pour éviter d'être pris. Ce dernier doit simuler un malaise. Betty compte sur la profonde gentillesse de Roland, pour davantage axer sa préoccupation sur l'accident de Stephen que sur l'adultère en lui-même.

Roland ouvre la tente brusquement. A cet instant précis, Paul fait un bruit de claquement et se raidit d'un coup en s'allongeant. Son corps se tord de manière peu naturelle.

Le public éclate de rire. Tous sans exception s'esclaffent à cette vision. Le jeu de Paul est parfait ! On y croirait ! La mise en scène est faite pour que cette scène dure un moment, et que le malaise s'installe.

Paul alias Stephen se met à convulser. Ces mouvements violents et répétitifs font trembler les parois de la tente. Il n'en faut pas plus pour déclencher une nouvelle série de fous rires dans les travées rouges.

Les comédiens sur scène n'entendent même plus leurs répliques (qui n'ont plus d'importance) tellement les spectateurs se bidonnent. Paul n'arrête toujours pas de convulser et tourne même la tête vers le public, comme pour accentuer le grotesque. Un filet de bave mousseuse s'échappe de sa bouche cadénassée par sa mâchoire.

La scène est hilarante.

Le succès, garanti.

Les rumeurs, prêtes à traverser tout l'état.

Pas un seul visage de l'assemblée n'est pas déformé par le rire. Parfois, des larmes s'extirpent des yeux plissés de plusieurs spectateurs, qui sortent un mouchoir de leur poche pour les sécher. Mais la scène dure un peu trop longtemps. Et Julia, impressionnée par la performance de Paul, ne veut pas y couper court. C'est vrai, elle ne l'a jamais vu se donner autant. Et puis d'un coup, elle percute.

Il ne joue pas. Et cette réalité la frappe alors qu'elle voit ses yeux se révolter et ses convulsions cesser. Paul ne respire plus.

Paul vient de faire *une Molière*.

Paul vient de mourir sur scène, sous les rires éhontés d'une assistance complètement dupe.